

NUMERO 399

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



- Féminin et variations -

O-ô mè-è-re ché-ri-i-i-e

**(In)actualité brûlante,
la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs**

*« La plupart du temps, il ne prenait rien
et pourtant ses journaux sentaient le poisson. »
Tom Lanoye, La langue de ma mère (1)*

À tous ceux qui croient que la Belgique n'existe pas, ou qui ne savent pas qu'elle existe, je recommande de découvrir les livres de Tom Lanoye. Voilà un cas qui démontre comment l'*allittérature*, supposée devoir s'exiler pour rejoindre au-delà d'Eupen – Open, mal mais dit – son pays d'élection, est ancrée dans le pays taiseux des peintres et des mystiques à l'ombre desquels elle prospère, et comment.

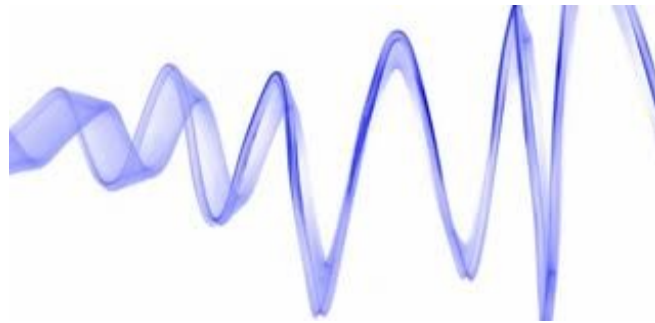


Il faut dire que ce Belge est un Flamand, ce qui explique le fort parfum de belgitude décomplexée et truculente qui imprègne la traduction française.

Car Tom Lanoye est un écrivain populaire. Le pendant de Marguerite Duras en quelque sorte (je sors mon gilet pare-balles). Une Marguerite qui à l'instar du flamand n'aurait pas subi la seconde mutation linguistique, décisive, celle qui imprima à l'allemand son raffinement, et qui, au lieu de s'effeuiller en longs sanglots de violons ne pourrait écrire que sur une patte, dans une prose saignante et dégoulinante, au grand dam de ses cousins d'en face.

Et voilà que de cette langue, Tom Lanoye a l'audace de faire un personnage, et quel personnage ! Une mère, et quelle mère ! La sienne...

Cette langue, c'est tout uniment sa propre mère, sa mère dans tous ses états, si nombreux que cet astre qui manie comme personne la lavette et la loque à reloqueter et partage ses rayons entre le foyer domestique, la boucherie conjugale et la scène d'un théâtre amateur, ne se couche jamais, toujours à s'activer, veiller, vitupérer, accommoder ses voisins et ses proches à ses commentaires et autres sentences, napper le moindre de ses gestes dans chacune de ses activités de formules à graver au burin et servir ses maximes à l'emporte-pièce, urbi et orbi.



Non contente de faire résonner sa voix et son accent à l'envi, d'imprimer le sceau de son impensable mortalité et de son éternité divine sur la fragile paroi tympanique de sa progéniture comme sortie tout armée de son encéphale incomparable, appariée à son boucher de mari aussi bien sinon mieux qu'à son propre corps majestueux et néanmoins trivial et pas honteux de l'être, et compagnonnant avec l'un et l'autre à travers les décennies mine de rien et pas moins chaque minute de chaque matin du monde que Dieu fit, pétrissant donc sans barguigner la chair de ses tendres petits, bref, vivant tout son soûl et son comptant, la voilà qui soudain, tombe.

Elle.

Elle.

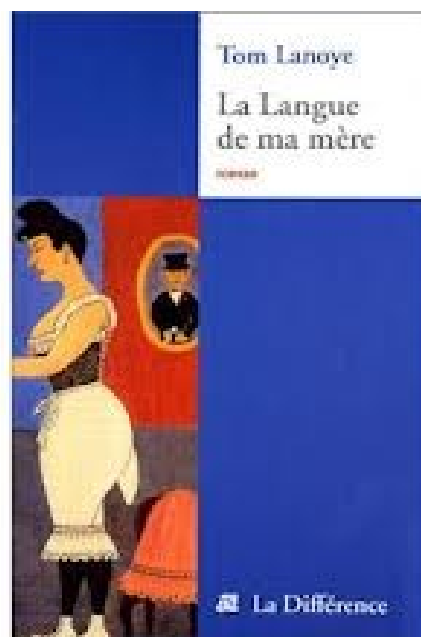
Elle qui.

Qui maîtrisa le feu, l'ayant mis au lac, pour être plus sûre de le vaincre se brûle plus gravement qu'aucun sauveteur pour plus de sûreté et afin que nul n'en ignore.

Qui accomplit à l'avenant la promesse ou la prouesse de vivre au fil des travaux et des jours pour l'édification de tous et de celui-là, le fils, le cadet qui sous le coup qu'il n'a pas vu venir n'est plus qu'une flamme ou une flaque, une fureur lâche, une insupportable résignation dont, si elle doit se résorber, il fera matière et manière vibratoire pour ébranler les fondations de l'être qu'elle fut et qu'il est encore, pour lui rendre, et qu'on se le dise, le seul hommage digne d'une mortelle qui savait ne l'être pas tout à fait, ayant été docile à transmettre la langue, amoureuse ardente du petit véhicule capable d'éclairer le septième ciel avec les étincelles noires des trente-sixièmes dessous.

« Chacun son caillot et nous voilà devenus étrangers à jamais. Coupés de tout ce qui a un rapport à la langue », écrit-il, conjurant sa douleur, la fondant et la coulant dans un mouvement contraire, échouant et toujours recommençant. Comme il a raison de ne nous faire grâce d'aucun détail de ces deux années où la douleur a chassé la souffrance pour installer au cœur du quotidien l'étrangeté que c'est de perdre quelqu'un qui est encore là et ne répond plus de ce qu'il fut. Un cerveau, « ce chou-fleur-humide et gris » (p. 177) a pris la tangente et laissé son propriétaire sur le bas-côté. La rupture met à se consommer le temps qu'il faut aux proches trop proches pour se faire à l'absence.

« Parfois “moins” est tout simplement “moins”. Bien sûr, irréparablement prédéterminé et irrévocablement marqué au fer, je suis le rejeton tout craché d'une culture de “je vous en mets un peu plus, madame ?”. Mais même sans cela, en toute honnêteté, “moins” est un mensonge. “Moins” est une construction de lâcheté, de tromperie, de kitsch minimaliste » (p. 301).



On ne résume pas *La langue de ma mère*, on le lit et on entre dans la communauté des lecteurs qui se compte en centaines et centaines de milliers dans un pays dont les éditeurs sont modestes et inconnus. Pas comme de l'autre côté d'où je vous écris, chers ex-compatriotes, où il faut pousser la porte du Centre de Wallonie près Beaubourg pour accéder à une vérité trop souvent oubliée, à savoir qu'« en France, un écrivain sur deux est belge ».

« Ce n'est pas pour rien qu'on nomme patrie le pays du père et langue maternelle celle de la mère » (p. 170).

Tout Tom Lanoye est dans cette équivoque qui a l'art de faire d'une langue l'équivalent d'un pays, à couvert d'une patrie impaire. C'est de là qu'il sait faire sourdre des spectres bien en chair prompts à la détente et peu enclins à disparaître.

(1) Lanoye T., *La langue de ma mère*, éd. de la Différence, Paris, 2011.

De l'utilité des fictions

par Jeanne Joucla

Une enfance de rêve (1), le dernier livre de Catherine Millet, se lit d'une traite.



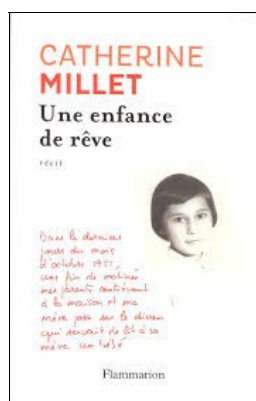
On est saisi, sidéré, par la lecture de ces quelques 280 pages où la franchise de l'auteur n'a d'égal que son talent à re-susciter autour de souvenirs factuels toute la palette des impressions et émotions qui accompagnèrent son enfance et son adolescence.

Une enfance de rêve arrive aisément à la hauteur de ces chefs d'œuvre que sont *Si le grain ne meurt* d'André Gide ou *Les mots* de Jean-Paul Sartre. Avec leur enfance racontée par eux-mêmes, le destin de ces grands

hommes s'en trouva, on le sait, comme éclairé de l'intérieur.

Il en va ainsi pour celui de la directrice d'*Art press* qui nous livre quelques uns des moments clés d'une « composition du sujet » dont sut si bien parler Lacan.

La temporalité du récit emprunte un va-et-vient entre le plus jeune âge et la toute jeune fille... Nous y voyons la même subversion du temps que celle rencontrée dans des séances de psychanalyse, expérience que traversa l'auteur. Ce n'est pas le temps du calendrier qui mène l'écriture de Catherine Millet, mais plutôt comment des impressions, en germe très précocement, trouvèrent à se développer, puis à s'inscrire, logiquement, chez le sujet adulte. Ou encore, comment ses « fictions intimes » se déposèrent ou non au gré des événements.



Ironie du titre, n'est-ce pas en rêvant - en rêvassant plus exactement - que Catherine enfant résista vaillamment aux échos presque quotidiens de la mésentente entre ses parents ?

N'est-ce pas la lecture, propice à se distancier du quotidien, qui lui ouvrit des horizons autres que ceux qui lui étaient promis ?

N'est-ce pas cette capacité à se « dédoubler » comme l'auteur le souligne, qui permit à l'enfant de ne pas être dévasté par la folie maternelle ?

« La fiction avait fonction d'une cachette que je transportais avec moi comme la tortue la carapace qui la protège » (2), écrit Catherine Millet, enchaînant sur cet état où, alitée par quelque maladie infantile, « toute résistance tombée », elle enrichissait de détails et d'images mentales les bruits ou conversations qui lui parvenaient de la cuisine : « Je m'ouvrais à la conscience rassurante, exquise, d'être absolument moi, distincte des autres. » (3)

En contrepoint de cette émergence de la conscience de soi, c'est celle d'une angoisse de mort tenace que nous narre C. Millet : la contingence d'une lecture, *Contes et légendes du Moyen Âge français* et ses héros disparus, mit la fillette « sous l'emprise d'images [...] crépusculaires [...] et d'histoires prises dans un lourd climat de fatalité. » (4) Peu de temps après, suite à un incident survenu au cours d'une chamaillerie avec son jeune frère - des ciseaux lui éraflent la gorge – elle s'évanouit : « Quelque chose avait eu lieu dont j'avais été absente [...] J'avais été au cœur d'un événement incompréhensible [...] Dans les semaines qui suivirent je me mis à parler de la mort avec insistance. [...] Je vivais ainsi dans un état d'alerte permanent qui m'isolait des autres. » (5) Cette peur, nous dit C. Millet, « a pénétré jusqu'à une profondeur d'où elle est désormais indélogeable » (6).

Catherine converse avec Dieu. Son goût du savoir trouve, entre autres, à s'épanouir lors de leçons de catéchisme qualifiées de gaies et enthousiasmantes ; beaucoup moins des rencontres avec les abbés et autres confesseurs qui « faisaient partie de ces figures d'autorité auxquelles les enfants n'accordent aucun crédit [...] ce qui n'était pas trop grave parce que je me débrouillais bien mieux directement avec Dieu » (7). Ainsi c'est sous le regard de Dieu « qui voit tout » qu'au moment de l'endormissement « des pensées qui m'avaient agitée ou les questions qui s'étaient présentées à moi pendant la journée s'inscrivaient dans ma tête aussi clairement que les lignes d'écriture sur les pages quadrillées de mes cahiers, et Dieu pouvait les lire. » (8) Ce monologue vespéral pouvait être entrecoupé d'images clandestines liées à la découverte subreptice d'une activité masturbatoire, imaginaire où s'ancrèrent les fantasmes ultérieurs.

Qui des mots ou des images influenceront le plus la petite fille ? Les uns disputent aux autres la première place. Les « impressions » laissées par les lectures ou les films avaient cette particularité d'être comme « transposées » dans la vie courante et vice versa : « Un même continuum englobait [les] récits que je lisais, les histoires qui me maintenaient en haleine devant l'écran de télévision, ma vie telle que je me regardais déjà la vivre, et ma vie future que j'envisageais avec la même confiance que tout le reste ». (9)

Ce que l'auteur appelle sa vie « dédoublée », loin de « s'absenter du monde pour rejoindre un monde imaginaire [supposait] au contraire d'être hyperprésent dans le monde, sensible au plus petit détail qui le constitue » (10). C'est ainsi qu'à l'acmé d'une terrible crise maternelle que nous ne dévoilerons pas ici, Catherine, spectatrice, se déplaçait « déjà dans le récit de la scène [...]. Il arrive que le regard se fixe sur le visible pour permettre à la conscience de se dérober ; on ne peut être présent à l'intérieur d'une image » (11).

Flash back sur une enfance, le récit de Catherine Millet s'il éclaire ce qu'elle a fait de sa vie, nous éclaire nous aussi lecteurs, sur la nôtre.

1 Catherine Millet, *Une enfance de rêve*, Flammarion, 2014.

2 *Ibid.*, p. 119.

3 *Ibid.*, p. 123.

4 *Ibid.*, p. 126.

5 *Ibid.*, p. 130.

6 *Ibid.*, p. 133.

7 *Ibid.*, p. 138.

8 *Ibid.*, p. 161.

9 *Ibid.*, p. 251.

10 *Ibid.*, p. 253.

11 *Ibid.*, p. 263.

« On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans » (1)

par Célia Breton

Lorsque Lacan s'attelle à la butée freudienne relative à la catégorisation logique de la féminité, il ouvre le champ aux possibles de ce qu'est une femme. De l'exception à la logique phallique répond une position en dérive de l'universalité trouvant parfois à se nouer aux architectures fantasmatiques de chaque époque. Un détour par le dernier long métrage de François Ozon permet d'illustrer le portrait de deux femmes marquées dans leur lien filial selon une possible déclinaison de la modernité. *Via* l'objet regard se diffractant en multiples focalisations, ce film figure l'énigme de la féminité guidée par l'itération de la jouissance rivant les partenaires à la radicalité de leur solitude.



Être jeune et jolie entraîne Isabelle, dix-sept ans, sur le terrain du « jeu dangereux » de la prostitution pour traiter la chose sexuelle. Pour F. Ozon, il s'agit d'attraper la spécificité du rapport qu'entretient Isabelle avec son corps – dans son attache aux corps des hommes – depuis la première idylle confrontant l'actrice au rapport sexuel qu'il n'y a pas. De cette rencontre manquée échouant sur le corps pris comme objet naît le jeu dangereux de la prostitution auquel se prête Isabelle sous le masque de Léa, à la sortie du lycée. Outil électif de la réalisation, l'entremise du dévoilement opéré par l'objet de la pulsion scopique guide à emprunter le plus intime des personnages. Teintées d'un voile d'érotisme, les jouissances individuelles sont étudiées au moyen des effets de jouissance qui agitent tout un chacun. Et la mise en scène se resserre sur les aventures tarifées d'Isabelle : au plaisir ou à son envers, que l'on pourrait supposer, se substituent des scènes répétées dont le sujet semble s'être absenté. La caméra soustrait les traits impassibles de la comédienne simultanément partie prenante de l'action et spectatrice d'elle-même. Dans ses ponctuations narratives, Isabelle laisse entendre la singularité de ce qui l'anime – réduite un temps donné à un reste affleurant sous la nomination de Léa. La mise en valeur de la répétition prend son sens dans la nécessité qu'implique pour elle de s'approprier la manière dont on peut jouir du corps d'un homme afin que la demande de l'autre ne cesse pas et qu'elle donne lieu à de nouvelles rencontres.



Parallèlement, la direction cinématographique isole les modalités de l'union d'Isabelle et de sa mère sous l'angle de l'image spéculaire. La scansion d'une contingence tragique des frasques d'Isabelle aura pour fonction de polariser la fracture générationnelle les confrontant à l'insupportable du miroir qu'elles se renvoient. C'est exilée de l'intime de sa fille que la mère va tenter d'entamer la satisfaction solitaire d'Isabelle en déployant un flot de paroles emprunt d'affect. Par contraste, la réponse en retour se fait silencieuse ou bien échoue sur le signifiant « pute » à partir duquel la mère aura à saisir la place à laquelle l'assigne sa fille. De fait, l'introduction du « psy » paraît constituer la seule issue maternelle lorsque le mal-entendu devient criant. Scellée d'un impossible, la volonté de vouloir nommer le non sens de la pulsation corporelle d'Isabelle conduit sa mère à se heurter à la réalité de son propre désir. Car, pour la jeune femme, il s'agira de ne pas se laisser déposséder de la maîtrise acquise des particularités de la jouissance : symétriquement dans un travail de mise à nu des semblants. Comprendre l'aisance avec laquelle il est possible de mentir sur son âge est une façon de manier les semblants pour mieux les faire déchoir. De même, lorsqu'elle lui confie qu'elle connaît la nature de sa relation extraconjugale, Isabelle vient pointer que le désir teinté d'anti conformisme est aussi du côté de sa mère. Être mère, dans ce scénario, s'éprouve alors du côté de l'être de la femme car c'est la question du point de jouissance féminine qui est interrogé et amené à vaciller.

Habilement, le scénario oriente la compréhension sur un au-delà de la configuration oedipienne – le discours de l'héroïne s'inscrivant dans un cadre dérogeant aux codes traditionnels établis. Et ce qui fait la singularité de la position de la jeune fille met en jeu le dispositif de la rencontre au-delà de la rencontre elle-même. D'aucuns parleront de perversion à l'endroit de la dénonciation du point de jouissance de l'autre opérée par l'adolescente. Si l'on s'en tient à la spécificité « ludique » énoncée dans le film, cela confine à une tendance classificatoire du côté de la naissance de l'angoisse chez le semblable. Or, par ses passages à l'acte, ce n'est pas le désir de venir jouir de la division de ses partenaires qui prédomine. *A contrario*, le réalisateur montre de quelle manière le plaisir de l'autre constitue un appui pour accrocher une jouissance inapte à trouver de limite dans l'accomplissement de l'orgasme. Incarner l'objet dont l'autre peut se satisfaire sexuellement donne à voir quelque chose de sa position symptomatique sur le versant de la jouissance sacrificielle. Dès lors, l'expérience d'un savoir-faire la conduit d'un statut passif – subissant l'acte sexuel – à une identité de partenaire de la jouissance où le regard devient ouverture sur l'indice du plaisir. Jacques-Alain Miller a récemment rappelé comment la métonymie pouvait être interprétée comme essentiellement non oedipienne (2). La répétition de la rencontre Une des corps inscrit le désir singulier de cette adolescente, tout en le situant dans une logique consumériste. Être la femme qui fait jouir les hommes devient le support d'un fantasme à partir duquel s'origine la mise en acte de scénarii imaginaires. Aussi, à partir de son « lien plus lâche au désir », le jeu de l'héroïne est une invite à saisir la singularité de ce qui oriente la figure d'une féminité contemporaine. En s'affranchissant du traitement généralement réservé à un tel sujet, le film donne à penser sur la quête de consistance d'un être qui ne peut qu'en demander encore.

1 Rimbaud A., « Roman », in *Poésies*, Paris, Gallimard

2 Miller J.-A., « Une réflexion sur l'Œdipe et son au-delà », *Discours de clôture de PIPOL 6*, (2013), texte établi par Monique Kusnierek, <http://www.amp-nls.org/page/fr/171/le-congrs-de-gand-2014/0/1187>





LU CE JOUR

par François Regnault

5 mai 2014

Lu ce matin dans l'Almanach Vermot, qui m'est si cher :

« La journée internationale de la Sage-Femme. Plus de 340 000 femmes et plus de 3 millions de bébés meurent chaque année suite à des complications pendant la grossesse et l'accouchement. La plupart de ces décès pourraient être évités s'il y avait un nombre suffisant de sages-femmes qualifiées. Depuis 1991, cette journée instituée par la Confédération Internationale des Sages-Femmes (ICM) rappelle, en particulier aux décideurs politiques, l'importance de celles-ci pour l'amélioration de la santé maternelle dans le monde entier. »

Être mère, être sage-femme !

Encore lu dans l'Almanach Vermot ce jour :

Lors des rapports sexuels !

« Être préoccupé de ce que l'on pense de notre apparence physique lors de l'acte sexuel peut arriver à tout le monde. Mais se trouver distrait au point d'en gâcher son plaisir serait l'apanage des femmes. C'est en tout cas la conclusion d'un travail de l'Université de Lisbonne, publié par le *Journal of Sexual Medicine*. »

Ce que j'aurais aimé lire ce jour dans la Presse :

Que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Napoléon (5 mai 1821 à Sainte-Hélène), et qu'apparemment personne n'en parle. Pourtant, c'est le seul jour de l'année où le soleil se couche dans l'axe de l'Arc de Triomphe.

6 mai 2014

De Gaulle et le suicide

Lu dans *Le Point* du jeudi 1er mai (n°2172), consacré cette semaine au bonheur : « 25 recettes pour être heureux (même sous François Hollande) » :

« Charles de Gaulle, grande figure de la résilience / La tentation du suicide »

« “Le ciel était très bleu, la mer était très bleue, le soleil, écrasant, faisait luire l’acier sur le pont du navire... Il faisait une chaleur épouvantable. Tout brûlait. Je regardais la mer et là, oui, j’ai songé au suicide...” (Dakar, 23 septembre 1940)

C’est à Philippe Dechartre, son futur secrétaire d’État au Logement que Charles de Gaulle fait cet incroyable aveu le 31 mai 1968 à l’Élysée. Le Président de la République vient de passer deux mois terribles. La tentation du suicide l’a-t-elle à nouveau assailli ? Recevant le fidèle “gaulliste de gauche” pour lui annoncer sa nomination, il commence par l’interroger sur Corneille : “Il paraît que vous êtes un grand spécialiste de sa dramaturgie.”»

Plus loin, Dechartre, président du groupe Pierre-et-Thomas Corneille, remarque, à propos de Pierre Corneille : « Moi, ce qui m’étonne, chez cet homme qui a la passion de l’action, c’est l’éloge qu’il fait du suicide dans sa dernière pièce *Suréna*. »

Et le Général de répondre : « Son amour pour Eurydice est impossible. Il le sait. Il sait que le Parthe va lui tirer une flèche dans le dos. Et cependant il s’expose : “Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue ”».

Et le Général de poursuivre comme pour lui-même : “Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir”.

Dechartre, stupéfait, se tait. C’est alors que de Gaulle évoque Dakar. »



Illustrations

Bonaparte franchissant le Grand-Saint-Bernard par Jacques-Louis David (Musée du Château de Malmaison)

Le *Suréna* de Corneille (mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman, Suréna : Bertrand Suarez-Pazos et Eurydice : Raphaèle Bouchard)

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani**

édition **cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin et Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller**

diffusion **éric zuliani**

▪designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.